

Journal du 7 au 19

Autor(en): **Cavaleri, Maryse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555179>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Journal du 7 au 19

par Maryse Cavaleri

Le 7

Les mots s'inscrivent sur l'écran vidéo. Verts sur noir. Tout semble étrangement facile, parce que, quelles que soient les corrections, ce que j'écris paraît tout de suite définitif. J'ajoute un mot, redistribue les alinéas, répare un oubli. Par le miracle de l'électronique, en pressant sur la bonne touche, le texte a immédiatement l'air décent. Facile, coulant de source. La trace des hésitations disparaît, les ratures n'existent pas, n'ont jamais existé.

L'exercice d'écriture, devant cet écran de visualisation, est fascinant. Tentant pour la première fois. Peut-être parce qu'on pourra piéger, croit-on, la spontanéité.

Piéger la spontanéité avec quelque chose d'aussi complexe et sophistiqué qu'un ordinateur : plaisanterie et illusion.

Le 8

Les mots : il faudrait (mais c'est trop tard) s'appliquer à les prendre à l'état naissant, à ras de terre, pour leur enlever leur ambiguïté. Je suis toujours frappée, blessée ou amusée, selon les cas, de la duplicité du langage. Sous les mots d'une conversation quelconque, on entend souvent une tout autre musique, qui n'est pas celle qui est dite, mais celle du sens dont les mots sont chargés. Ce n'est pas forcément difficile à décoder et cette langue

double, sorte de recours à la violence symbolique, permet peut-être de manifester des tensions qu'il serait intolérable d'exprimer clairement et difficile de réprimer. On peut alors choisir de les énoncer en respectant les apparences d'un discours anodin.

On s'épouvante de la non-valeur des mots. Comment dire, vraiment, ce qu'on a à dire ? Nous sommes constamment en train de dire autre chose que ce que nous disons. Par lâcheté souvent ou parce qu'on ne sait/peut pas.

Se taire.

Ou alors recourir aux mots avec précaution, honnêtement. (Mais ce qui est tu, est-ce honnête ?). Apprendre, réapprendre le langage comme un artisan apprend à maîtriser la matière, à scier, à façonner une planche. Pour être et non pour paraître. (Le piège : qu'est-ce que je fais, sinon me regarder me regardant ?)

Le 9

Homme étrange, un beau jour, il fit son bilan moral, ce qui était, on en conviendra, assez inconsidéré et, dans un bel élan de conscience, il décida de ne plus mentir. Car il était dégoûté d'être obligé de faire constamment des compromis avec la vérité. C'est ainsi qu'un matin, il s'éveilla comme un homme nouveau : un homme dont le souci principal est la vérité.

Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le monde ne sourit ni n'appartient à celui dont la vérité est l'unique objet.

En effet, au petit déjeuner déjà, avec un zèle de néophyte, il fit remarquer à sa femme qu'au fond, elle n'était pas aussi exquise et adorable qu'il avait bien voulu le lui laisser entendre jusqu'à présent ni, si on y réfléchissait bien, aussi chérie qu'il le prétendait. Elle avait même tout de la mégère mal apprivoisée. La douce créature n'apprécia pas particulièrement cet accès de franchise.

Au bureau, notre homme ne put s'empêcher de dire à un de ses collègues qu'il était un parfait crétin, mal embouché de

surcroît et que, comme c'était congénital, il y avait fort peu de chances que les choses pussent s'améliorer. Son patron lui ayant demandé son avis sur quelque affaire, il lui répondit tout de go que son projet était stupide et que c'était, du reste, la marque de son activité en général.

A midi, tout fut simplifié chez lui, car sa femme ne lui adressa pas la parole. Il en profita pour déclarer au chat tout ce qu'il pensait — et avait tu si longtemps — des institutions, de la société et de l'hypocrisie du monde.

L'après-midi, il se brouilla à mort avec quelques amis pour des broutilles, vexa un raseur en lui disant qu'il l'était, se fit rembarrer par la secrétaire à qui il avait déclaré qu'elle avait de bien jolies fesses.

Le soir trouva notre homme fort ravagé. Il mesura alors son inconséquence et pour ne pas faire le vide autour de lui, il décida de faire de menues et continuelles concessions à la vérité.

Depuis lors, il vit heureux, entouré de la considération générale, car il se tait ou ment, selon les impératifs du moment ou les silences de sa conscience.

Le 10

J'ai lancé mon filet et je me suis faite pêcheuse de mots.

J'en ai ramené beaucoup des profondeurs océanes. Il y en avait des lisses, à force d'être usés, d'avoir roulé dans les gorges et dans les têtes. Ils avaient la splendeur nue et désolée, exigeante, de ces idoles de pierre qu'adoraient les nomades du désert, avant que ne vînt Mahomet.

D'autres resplendissaient d'insolites et insolentes fulgurations. Trop beaux pour qu'on s'en serve, ils tuaient leur environnement et leur charme envoûtait. Avec ceux-là, peut-être aurait-on pu faire quelque chose, une langue incompréhensible, de dieux, de prophètes.

J'en ai ramené des ternes, des quelconques, couleur des jours et du quotidien. Communs, ils n'avaient rien qui retienne le

regard. Ils pouvaient, je pense, rendre quelque service. Ils ne compromettraient pas celui qui les emploierait.

Tout au fond du filet, répugnants mais fascinants en même temps, j'ai trouvé les mots tabous, les mots orduriers, les mots vulgaires, ceux qu'on n'ose prononcer, mais qu'on pense parfois. Ils étaient couverts de hideuses tumescences et je les ai rejetés, avec un dégoût plein d'attirance.

Très petite pêche, en vérité.

Des mots. Des maux.

Le 11

De Graham Green : « Toute sa vie, il avait poursuivi l'idéal éveillé en lui par les paroles ou les écrits des autres. Sa conduite avait été influencée par ce qu'il croyait être son devoir et non par son plaisir. A vivre perpétuellement dans l'avenir, le présent toujours lui glissait entre les doigts. » Toutes ces glus, dont il faut se défaire, patiemment et attentivement, car elles collent tenacement aux doigts. On s'accouche chaque jour et, dans un mouvement simultané, on accouche de ses parents, de ses rêves, de ses illusions et de ses espoirs.

On naît vieux, un beau matin, et nu. Sans béquilles (Dieu, la communication à l'autre), sans alibi eschatologique. L'humilité, l'écoute des choses et des personnes — mais sans être dupe — sont les seules vertus nécessaires.

Et au moment où manque la solidarité aux êtres se fait jour une solidarité plus grande aux choses.

C'est pourquoi ce koan* est riche d'enseignement, puisqu'il exprime les étapes de l'indispensable dépouillement.

« Au début, les montagnes sont les montagnes.

Au milieu, les montagnes ne sont plus les montagnes.

A la fin, les montagnes sont à nouveau les montagnes. »

Nous nous contentons d'abord de l'apparence des choses et les montagnes sont bien des montagnes. Puis, dans un approfondissement ultérieur, lent et patient cheminement, nous compre-

nons que le témoignage de nos sens est bien loin de rendre la complexité du monde extérieur : ces montagnes ne sont plus les montagnes.

Et un jour peut-être saurons-nous réellement, ressentirons-nous, comprendrons-nous profondément ce que nous pressentons aujourd'hui : il n'y a pas de scission entre le monde matériel que nous voyons en surface et son essence profonde. Chaque grain de sable est partie du tout.

Les montagnes seront alors redevenues les montagnes et je me sens insérée dans le tout cosmique, reliée et participant.

Le 12

Partie du tout, disais-tu hier : laisse-moi rire.

Je suis aujourd'hui à côté de mes chaussures, désharmonisée, désassemblée, comme à l'index ou au ban. Tout part en lambeau, en morceau, en scorie. Le monde est inconfortable et je ressens les cicatrices des vieilles blessures, les bleus des coups récents. Je me cogne à tous et à tout.

Le vieux koan m'apparaît aujourd'hui comme un oripeau inutile, un leurre, un miroir aux alouettes. Je le range dans un coin, pour le ressortir quand j'aurai recollé les morceaux.

On finit toujours par y arriver. Oui, mais jusqu'à quand ?

Le 13

La peste m'a toujours fascinée. Peut-être parce qu'elle est une mort encore plus hasardeuse que l'autre.

Au moyen âge, la peste pulmonaire ne faisait pas de quartier : la mort survient deux ou trois jours après les premiers symptômes, dans 100% des cas. Mais le tiers des personnes atteintes par la peste bubonique en réchappe. Coup de dé du destin ou rendez-vous de Samarcande ?

Les pauvres n'ont pratiquement aucune chance de s'en tirer. De 1348 à 1350, on estime à une trentaine de millions le nombre des victimes de la peste en Europe, soit le tiers de la population : 100 000 morts à Londres, 36 000 à Florence, 14 000 à Bâle. Les riches se réfugient à la campagne et se racontent des histoires où se conjuguent le sexe, l'amour et la mort, pour se rassurer et pour exorciser l'horreur ambiante. La peste n'est-elle pas en exergue du *Décameron* ?

Elle suscite le délire collectif. Les hordes de flagellants parcourent l'Allemagne. « Ils allaient en une place et se dévêtaient jusqu'au linge de corps deux fois par jour, et se battaient autant qu'ils pouvaient au moyen de lanières garnies d'aiguillons, si bien que le sang, de leurs épaules, descendait en coulant de tous côtés, et tous ensemble, chantaient leurs chansons, et puis se jetaient trois fois par terre par dévotion et marchaient les uns sur les autres par grande humilité. »** On tue les étrangers, les marginaux, les Juifs surtout, à qui on impute la corruption des puits, des eaux et de l'air.

La peste a dû forcer les gens à vivre dans le compagnonnage quotidien et hideux de la mort, puisqu'« on pouvait à peine passer par une rue sans y voir quelques cadavres par terre ».*** Elle oblige chacun à se poser — et vite — les questions essentielles et à y trouver une réponse, ici et maintenant. « Je les contraindrai à se regarder dans leur miroir et leur rire se glacera », dit Frisch. Les *Danses macabres* ne parlent pas autrement.

Les réponses seront diverses. Certains cultiveront le stoïcisme. D'autres se jetteront dans la débauche et tous les excès, parce qu'on ne sait pas le matin de quoi le soir sera fait. Il y aura aussi l'abandon au désespoir, le refuge dans la folie. On devra choisir son camp : lâche ou héros, comme le fait remarquer Delumeau****, sans la possibilité de se cantonner dans l'univers du juste milieu qui est le nôtre d'ordinaire et qui rejette à la périphérie les excès de vertu ou de vice.

La peste a donné à ces gens ce que Camus appelle le soupçon d'autre chose et a agi comme un révélateur. Elle a disparu, nous

avons toujours nos pestes. Plus dissimulées, elles nous permettent souvent d'éluder les questions et de différer nos réponses.

Le 14

Interminable correspondance avec R. Arguant du fait qu'une téléphoniste lui a répondu impoliment, quand les femmes seront au pouvoir, dit-il, le monde n'ira pas mieux qu'aujourd'hui. Vous n'avez rien fait, vous ne faites rien, m'écrit-il, contre la pollution, la violence, le nucléaire. Comme si nous étions, nous autres femmes, comptables, responsables, culpabilisables in saecula saeculorum, de la pagaille existante et de l'absurdité du monde.

Ce genre d'homme et d'arguments m'énerve et me pousserait à trouver de la séduction à Germaine Creer.

C'est étonnant, quand on y pense, comme certains hommes ne supportent pas que les femmes ne répondent pas à l'image qu'ils s'en font. C'est-à-dire que nous soyons nous-mêmes.

Vous employez les mêmes armes que les hommes, vous parlez leur langage : vous trichez. La femme, d'après l'Image, doit être douce, patiente, maternelle, compréhensive et féminine. Oreille et épaule. En plus de ce que je ne nommerai pas.

Deux pas derrière et un degré en dessous.

Certains font preuve de plus de subtilité mais, les formes mises à part et si l'hypocrisie, consciente ou non, est un hommage souvent agréable rendu à la vertu, le fond reste le même.

Vous devenez la femme-alibi, comme certains Blancs avaient leur bon Noir, témoin de leur libéralisme.

« Regardez comme nous sommes progressistes ! » disent-ils. Progressistes : tais-toi Zazie. C'est parfois vrai. Parfois aussi, ils se font une belle conscience sur notre dos. Nous en sommes peut-être moins dupes qu'ils ne l'imaginent. Mais amusées, toujours.

Le 15

Des circonstances malencontreuses l'avaient réduite à l'aphonie, ce qui eut pour effet immédiat de réjouir immodérément les

hommes qui occupaient sa vie. « Pensez donc, jubilèrent-ils, une femme muette, quelle aubaine ! »

Elle les laissa à leur joie prématurée : elle avait l'impression nette que son silence la servirait mieux que son éloquence, qu'elle avait au demeurant fort médiocre.

Elle ne se trompait guère.

Tout d'abord, les hommes qui l'entouraient, leurs premières manifestations bruyantes de joie passées, prêtèrent à son silence plus d'attention qu'ils n'en avaient accordé à ses paroles. Ils allaient jusqu'à l'interpréter. Elle surprit parfois dans leurs yeux une lueur de perplexité : « Ma parole, elle pense... » avaient-ils l'air de dire.

Ils étaient, parce qu'hommes, d'un naturel peu patient. Ils s'irritèrent donc vite de ce qu'elle ne pipe mot. Mais au fond, rien ne les exaspérait davantage que de ne pas l'entendre soutenir la controverse. Avec une femme muette, ils n'avaient plus aucun moyen d'avoir raison et de le proclamer. Elle leur avait toujours reproché de ne rien comprendre à mi-mot. C'est dire que dans le silence, ils étaient perdus et n'arrivaient pas à mettre la main sur leurs chaussures noires, à se remémorer leurs verbes irréguliers allemands ou à se souvenir de leurs rendez-vous, le langage par signe les laissant complètement incompréhensifs.

Lorsqu'elle retrouva la parole, il était temps. Sa mutité temporaire les avait en effet plongés dans un état proche de la neurasthénie. Mais jamais ils n'avouèrent, refusant toujours d'admettre, avec une parfaite mauvaise foi, qu'ils pussent avoir besoin de ses paroles.

Le 16

On porte en soi, je crois, l'image d'une maison idéale, qu'on voudrait habiter avec ceux qu'on aime, dans l'harmonie et la quiétude.

Cette maison-là, je l'ai rencontrée un beau jour au détour d'une route. Elle m'a sauté au visage, comme le font des odeurs, des couleurs ou certains regards.

Elle avait tout ce que j'aime. Elle était basse (ce qui faisait qu'on devait s'y sentir protégé), mais en même temps assez spacieuse (et on devait ne point s'y sentir enfermé). Le gazon arrivait jusque devant les baies largement ouvertes : j'aime que le paysage vienne à ma rencontre et qu'une demeure, en même temps, y conduise.

Le parc était immense et planté de beaux arbres : un arbre sait être parfois aussi parfait qu'un poème ou qu'une musique.

Elle était, enfin, harmonieuse, nette, à ce que je voyais, élégante et confortable, à ce que j'imaginai.

Elle était toujours fermée. Comme dans l'attente. Et cela me plaisait. J'imaginai, quand un homme de peine tondait le gazon, aérer le grand salon ou nettoyait les fenêtres, qu'il l'entretenait jalousement, patiemment, minutieusement, pour qu'un jour, j'y puisse habiter.

Le 17

Rien n'est facile, quand on ne croit en rien. Cela, personne ne nous en avertit, à part, peut-être à un moment donné, les curés et les pasteurs, mais sans insister.

Celui qui sait clairement où est le bien, où est le mal, le blanc et le noir, le mensonge et la vérité, celui-là a bien de la chance.

A n'être pas persuadé que le blanc n'est que le blanc, que la vérité n'a qu'une face, le mot ni double sens ni synonyme, que les avis doivent nécessairement converger, on *est*, peut-être, avec la déliquescence exquise des décadents ou la lucidité des moralistes, mais on ne fait sûrement pas grand-chose.

Je donnerais beaucoup, quand je les vois, pour connaître les questions que ne se posent pas et — soyons juste — celles que se posent les hommes d'action. Ceux qui, forcément, tranchent et choisissent.

Je me console (mal) avec cette remarque de Turgot, qui savait sans doute de quoi il parlait : « Les gens scrupuleux ne sont pas faits pour les affaires importantes. »

Ni ceux qui ont le sens des nuances, du relatif, du passager.

Est-il possible de ne pas feindre le grand frisson quand on ne ressent qu'une petite secousse, les bons sentiments, quand on n'en éprouve aucun ?

Il faudrait essayer d'être et non de paraître. C'est le dernier moment, avant que la comédie ne soit jouée, pour qu'au moins on n'emporte pas le sentiment amer d'avoir récité un texte de composition, qui n'était pas fait pour vous et qui vous a été imposé.

Imposé : quelle dérision et quel alibi ! Il aurait suffi d'avoir assez de caractère pour s'en défendre.

Imposé, mais par quoi et par qui ? Par goût de la dépendance, d'une certaine aliénation ? Par peur de déplaire aux autres, de ne pas être conforme au modèle courant, pour donner une image banale, rassurante et partant, acceptable ? Si je ne suis que le reflet de ce que les autres pensent que je suis, qu'arrivera-t-il quand ils fermeront les yeux ? Je n'existerai plus ?

Nourrissier écrit : « On vieillit floué, on meurt détrossé, tondu. »

Il n'a pas dit seul, parce que cela, il y a longtemps que nous le savions, morts que nous sommes déjà des morts successives de ceux que nous avons aimés.

Seul, floué, détrossé et tondu. Nous n'avons pas beaucoup appris, décidément, en chemin. Surtout pas à être.

La soirée était morne et cela n'était, au fond, la faute de personne.

Il y avait longtemps que les connaissances et amis formaient de petits tas, déquichetés qu'ils avaient été à belles dents.

La lampe tamisait une lumière apaisante et elle était là. Elle l'unique, l'incomparable, rouge comme doivent l'être les péchés et sombre comme toutes les joies, parfaite.

La rose était.

Il y avait dans ce seul fait une telle plénitude qu'on en était réconcilié avec tout, même avec la grisaille qui lui permettait à elle, la rose, d'être si parfaitement.

— Oui, le temps est détestable pour la saison. Certes l'écriture de Penderecki est passionnante, mais il faut toujours, n'est-ce pas déboucher sur des solutions.

Le vase qui la contenait était, me semble-t-il, d'opaline et il la mettait en valeur exquisément.

— Il est de fait que la récession peut être combattue, mais encore faut-il admettre les mesures dont. Et que, bien sûr.

Les mots tombaient, inutiles. Les idées s'essoufflaient, qui refaisaient le monde.

Non, ces roses n'ont pas de parfum. Leur perfection est tout entière dans leur forme : non épanouie, mais suggérée, comme retenue.

Et faites pour être cueillies du regard, telles quelles, dans leur éternité passagère.

Maryse Cavaleri

* Le koan est l'énoncé de vérités paradoxales qui ne peuvent être comprises par l'intellect et que les maîtres Zen donnent comme thème de méditation à leurs disciples. Le koan doit forcer la pensée au silence et, par là, permettre d'atteindre un niveau de conscience plus élevé.

** Jean le Bel: *Les vraies chroniques*

*** Daniel de Foc: *Journal de la peste*

**** Jean Delumeau: *La peur en Occident* (XIV^e-XVII^e siècles)

